

# NOS RUES au FEMININ



Chères lectrices et chers lecteurs,

C'est avec une grande fierté et un profond sentiment d'engagement que nous vous présentons ce livret dédié aux femmes exceptionnelles qui ont donné leurs noms à nos rues. À travers les pages de ce recueil, nous avons rassemblé les récits inspirants de ces femmes qui ont marqué l'Histoire.

Ces rues ne sont pas simplement des voies de circulation, mais des témoignages vivants de la contribution significative de ces femmes à notre société. Chacune d'entre elles a laissé une empreinte indélébile, défiant les normes, brisant les barrières et laissant un héritage durable.

Nous avons souhaité donner une voix à ces femmes, souvent oubliées ou reléguées dans l'ombre de notre passé. Ce livret est une célébration de leur héritage, de leurs réalisations et de leur influence continue sur nos vies quotidiennes.

À travers ces pages, découvrez le courage de celles qui ont lutté pour la justice, l'intelligence de celles qui ont repoussé les frontières du savoir, et la compassion de celles qui ont consacré leur vie au bien-être de notre communauté.

En honorant ces femmes remarquables, nous contribuons à rééquilibrer le récit de notre passé et à inspirer les générations futures. Ce document est une invitation à la réflexion, à la reconnaissance et à l'appréciation de celles qui ont contribué à façonner le tissu même de notre société.

Nous espérons que la lecture de ces pages éclairera non seulement nos rues, mais aussi nos esprits, nous rappelant la richesse de la diversité des talents féminins qui ont contribué à faire de notre monde ce qu'il est aujourd'hui.

Avec respect et admiration,

Frédérique Parlier  
Conseillère déléguée à la Citoyenneté,  
à l'Egalité femme/homme  
et aux Solidarités

# SOMMAIRE

4

---

Anne de Beaujeu

5

---

Louise Labé

6

---

Manon Roland

7

---

Marie-Thérèse  
Bottu de la Barmondière

8

---

Jeanne Jugan

9

---

Jane Dubuisson

10

---

Caroline Blondeau

11

---

Léopoldine Hugo

16

---

Louise Michel

17

---

Edith Clarke

18

---

Hélène Boucher

19

---

Yvonne Margerit

20

---

Edith Piaf

21

---

Marguerite Crepier

22

---

Mick Micheyl

23

---

Charlotte Frenay

24

---

Simone Veil

25

---

Eliane Thievon





*Caroline Blondeau*

## Anne de BEAUJEU (1461-1522)



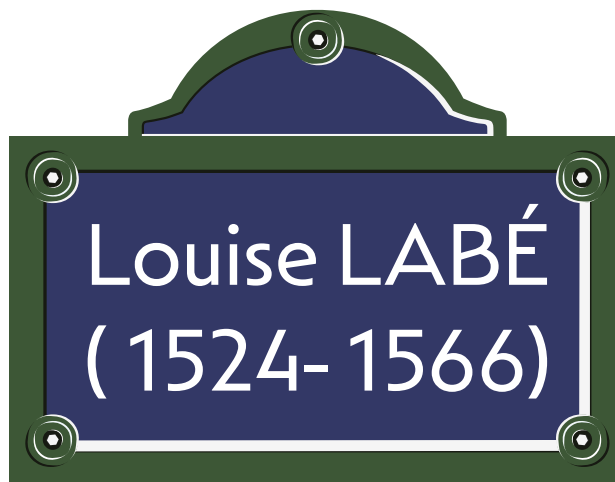
Qualifiée par son père Louis XI de « *moins folle femme de France, car de sage il n'en est point* », Anne de France a pour mère Charlotte de Savoie. En 1473 elle épouse Pierre de Bourbon, dont la famille est issue de Robert de Clermont (1256-1317), fils de saint Louis. Maîtres du Beaujolais, les époux exercent la régence du royaume de 1483 à 1491 durant la minorité du roi Charles VIII. Dès lors, c'est à Moulins, capitale de leur duché, que Pierre et Anne tiennent une cour brillante. Appuyée par son mari, Anne assure l'éducation de plusieurs jeunes issus de la plus haute noblesse, dont Louise et Philibert de Savoie, Marguerite d'Autriche et Diane de Poitiers.

Anne, bien que fort peu présente dans le Beaujolais, devient une icône de ce territoire. Souvent dénommée Anne de Beaujeu, elle attribue à Villefranche le titre de capitale du Beaujolais. « Madame la Grande » finance l'agrandissement de l'église Notre-Dame des Marais et la construction de sa façade occidentale. Elle incite son mari à rénover le château de Beauregard, sur la rive gauche de la Saône.

Dans ses Enseignements, Anne fait ses recommandations à sa fille unique Suzanne (1491-1521), qui est sur le point de se marier. Elle lui conseille la plus grande réserve pour vivre à la cour, tant pour se vêtir que pour dominer ses émotions. Suzanne épouse le plus puissant vassal de François I<sup>er</sup>, Charles de Bourbon Montpensier, connétable de France. Leur fils François meurt en 1518.

En 1522, le Beaujolais, confisqué aux Bourbons, est donné à Louise de Savoie, mère du roi François I<sup>er</sup>, puis entre dans le domaine royal en 1527.





Née en 1524 à Lyon, elle était la fille d'un riche marchand d'origine italienne, et bénéficia d'une éducation soignée, à la fois littéraire, musicale et sportive. Elle épouse en 1540 un marchand cordier – d'où son surnom de Belle Cordière. Sa réputation de courtisane lettrée (tel qu'il en existait à l'époque en Italie) est très probablement due aux médisances que lui valurent, dès son vivant, sa célèbre beauté, son mode de vie original et son mépris des convenances.

Cette grande érudite sut créer autour d'elle, dans cette ville de Lyon qui jouait le rôle de capitale culturelle du royaume, un cercle d'admirateurs fidèles. Par le recours à la tradition, à l'imitation et à l'utilisation des mythes antiques récents ou contemporains, Louise Labé crée une écriture particulière lui permettant « d'exprimer, non sans une ironie souvent amère, le drame de sa condition de femme, d'amante et d'écrivain, auprès de ses amis [...] » (F. Rigolot). Les œuvres de la « Sappho de la Renaissance française », parues en 1555, suscitèrent un engouement général.

Tous ces poèmes ont pour thème unique l'amour, et semblent emprunter leurs idées à des auteurs tels que Bembo, Jean Lemaire de Belges ou Érasme. Moins soucieux de métaphysique amoureuse et de sophistique sentimentale que ceux de ses confrères et consœurs lyonnais, ses poèmes expriment un amour plus sensuel, plus tourmenté peut-être, qui trouve assez naturellement dans la rhétorique pétrarquiste – en particulier dans le jeu de ses antithèses – une expression adéquate. On ne trouve aucune complaisance chez elle pour la mélancolie ou le chagrin, sa poésie ayant en effet pour originalité d'associer le rire et l'amour.

Extrait de l'ouvrage Larousse « Dictionnaire mondial des littératures ».





Jeanne Marie Philipon naît au sein d'une famille de la bourgeoisie parisienne. Elle reçoit une solide éducation. En 1780, elle épouse Jean-Marie Roland de La Platière, inspecteur du commerce et des manufactures de Picardie et s'installe à Amiens où naît leur fille Eudora en 1781.

Manon apprend la botanique au Jardin du roi à Paris, qui devient en 1793 le Muséum national d'Histoire naturelle. Elle se passionne aussi pour les théories de Jean-Jacques Rousseau.

En 1784, Jean-Marie Roland est promu inspecteur des manufactures du Lyonnais, du Beaujolais et du Forez. Le couple vit à Lyon, Villefranche et Theizé, comme le relève Manon : « *Nous vivons dans la généralité de Lyon, passant deux mois de l'hiver dans cette belle ville, l'automne à la campagne et le reste de l'année à Villefranche.* »

Depuis Theizé ou Villefranche, Manon Roland entretient une riche correspondance avec son époux et leurs amis, notamment Luc-Antoine Champagneux, influencé par les idées de Jean-Jacques Rousseau. Ensemble, tous trois lancent le *Courrier de Lyon* ou *Résumé général des révolutions de la France* à partir du 1<sup>er</sup> septembre 1789 ; le journal paraît jusqu'en février 1791.

Manon rentre à Paris en 1792 quand son mari devient ministre de l'Intérieur. Elle s'enthousiasme pour la vie politique et ouvre un salon très fréquenté. Son engagement politique aux côtés des Girondins lui vaut d'être guillotinée en 1793. Le fils de Champagneux, Pierre Léon, épouse la fille des époux Roland, Eudora, en 1796.







La famille Bottu de la Barmondière illustre l'intérêt de certaines élites en faveur de l'esprit des Lumières. Ainsi, François Bottu de la Barmondière (1675-1739) est reçu à l'Académie de Villefranche et fait partie des précurseurs de l'Académie de Lyon.

Issue de cette riche famille du Beaujolais qui possède de nombreux domaines, dont Arcisse (Ouroux), La Barmondière (Saint-Georges-de-Reneins), Talancé (Denicé) et La Fontaine (Anse), Marie-Thérèse Bottu de la Barmondière se distingue par sa générosité.

A l'âge de 26 ans, Marie-Thérèse est comtesse-chanoinesse du chapitre de Joursay-en-Foréz (Loire). Elle s'installe à Lyon, rue Boissac, avec son frère Alexis, atteint d'une maladie mentale, et choisit d'aider les pauvres. Leur père, Louis-François, est guillotiné en 1793.

En 1827, Marie Thérèse donne son hôtel aux religieuses du Sacré-Cœur de la Ferrandière. Elle contribue à plusieurs constructions : séminaire de Saint-Irénée à Lyon, église de Gleizé, école. En 1842, elle offre son domaine caladois de Mongré aux Jésuites. Le collège ouvre en 1851.







Jeanne Jugan est la fondatrice des Petites sœurs des Pauvres. Elle est née le 25 octobre 1792 à Cancale (Ille et Vilaine) dans une famille très modeste. Elle prie beaucoup et déclare à 18 ans : « Dieu me veut pour lui. Il me garde pour une œuvre qui n'est pas encore fondée ».

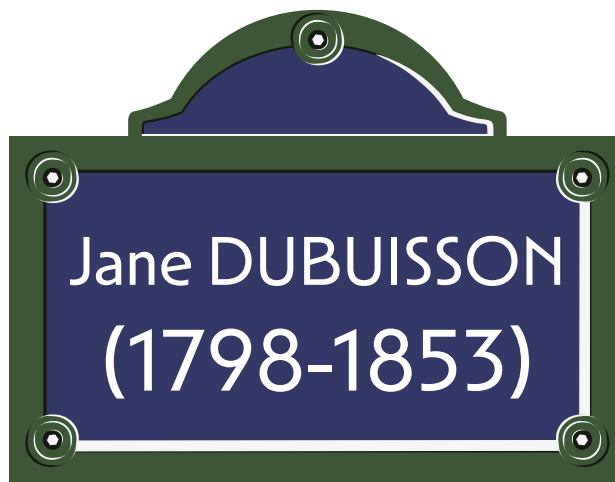
Jeanne est pleine de respect et de tendresse pour les plus démunis. Très vite, elle rend visite à des familles indigentes, des vieillards isolés. En 1839, elle accueille dans son petit logement une vieille dame aveugle et paralysée et lui donne son lit. Des jeunes filles s'associent à elle, menant une vie religieuse et accueillant des personnes malades et indigentes. En 1824, elles deviennent les « Servantes des pauvres » puis les Petites Sœurs des pauvres en 1844. L'année qui suit, l'Académie Française décerne le prix Montyon (prix de vertu remis à des personnes méritantes) à Jeanne Jugan.

Mais en 1852, Jeanne doit s'écarter et n'est plus reconnue comme fondatrice de la congrégation. Pendant 20 ans, elle accomplit des tâches très humbles. Son rôle et sa sainteté seront finalement reconnus à sa mort, en 1879.

Jeanne Jugan a été béatifiée en 1982 par le pape Jean-Paul II, puis proclamée sainte en 2009 par Benoît XVI qui loue son audace et sa simplicité.

© Photo de Sainte Jeanne Jugan réalisée à la fin de sa vie DR





Jane Dubuisson est née en 1798 à Lyon (Croix-Rousse), fille d'une femme de lettre et musicienne. Vers l'âge de 30 ans, elle commence à écrire des chroniques et comptes rendus sur les artistes et les salons dans la presse lyonnaise, bien souvent de manière anonyme.

En effet, trouver un éditeur est compliqué pour une femme de son époque et la vie d'autrice est particulièrement difficile. Son premier ouvrage « Lettre d'un rapin de Lyon à un rapin de Paris » est publié en 1837 sous le nom d'Enerst B. Elle signe toutefois sous son véritable nom la notice sur l'histoire de Villefranche-sur-Saône, dans un ouvrage collectif sur l'histoire de la vie lyonnaise et de la région. De ce fait, elle est la première femme à écrire sur l'histoire de la ville.

Profondément engagée dans l'avancée des droits des femmes, elle est également rédactrice du Conseiller des Femmes, un hebdomadaire dirigé par Eugénie Niboyet. Cette revue ne paraît que durant 2 ans mais c'est le premier journal français féministe en province. Jane Dubuisson écrit notamment sur la condition des femmes ouvrières, en rendant compte de la réalité de la vie à Lyon et de la région toute entière, réputée pour ses nombreuses usines de textiles.

Elle meurt en novembre 1853 à l'âge de 64 ans.





Caroline Blondeau naît le 22 février 1823. Ses parents, Louis Philippe Blondeau et Henriette Sophie Aubry demeurent au Verrier à Saint-Julien.

À son décès, en janvier 1892, cette célibataire lègue à l'Hôpital de Villefranche de nombreux biens familiaux : sa propriété et son vignoble de Saint-Julien, un immeuble à Villefranche (actuel 559 rue Nationale), ainsi que diverses propriétés à Denicé et Blacé.

Par décision du conseil municipal, son nom est attribué à l'ancienne rue de l'Écrevisse en février 1907.

Ce legs, accepté par l'hôpital, comprend plusieurs charges : la création de deux lits pour vieillards attribués exclusivement à des vignerons de Saint-Julien, l'établissement d'une pharmacie gratuite dans les bâtiments de Mont Verrier pour les pauvres et les vignerons de Saint-Julien ainsi que des communes voisines.

A compter d'août 1945, la grande maison familiale du Mont Verrier est mise à disposition des religieuses hospitalières pour leur assurer un temps de repos. Jusqu'au début des années 1990, chaque année, durant les mois d'été, les Sœurs l'Hôtel Dieu de Villefranche et de la Congrégation des Sœurs de Beaune, s'y retrouvaient pour une bienfaisante quinzaine de congés.





## Léopoldine HUGO (1824-1843)



« Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne ... » : tout le monde connaît au moins le premier vers de ce célèbre poème écrit par Victor Hugo en 1847. Dans ce poème autobiographique, Victor Hugo s'adresse à sa fille aînée, Léopoldine, morte noyée dans la Seine quatre ans plus tôt et dont il commémore la mort dans un pèlerinage annuel.

Léopoldine, nommée « Didine » par son père, est née le 28 août 1824 à Paris, peu après la disparition de son frère Léopold, né en 1823. Fille aînée de Victor Hugo et Adèle Foucher, elle a deux frères, Charles et François-Victor, et une sœur, Adèle. A 14 ans, elle tombe amoureuse de Charles Vacquerie (1817-1843) qu'elle épouse cinq ans plus tard, en février 1843. Le 2 septembre de la même année, alors que Léopoldine accompagne son mari à bord d'un canot sur la Seine, en Normandie ; le vent les fait chavirer. Le couple meurt noyé. Victor Hugo, de retour d'un voyage en Espagne, apprend le drame quelques jours plus tard dans la presse. Père et grand-père aimant, il consacre certains poèmes des « Contemplations », recueil publié en 1856, à Léopoldine.

Aujourd'hui la Maison Vacquerie à Villequier (Seine-Maritime), ancienne propriété de la belle-famille de Léopoldine, abrite le musée départemental Victor Hugo.

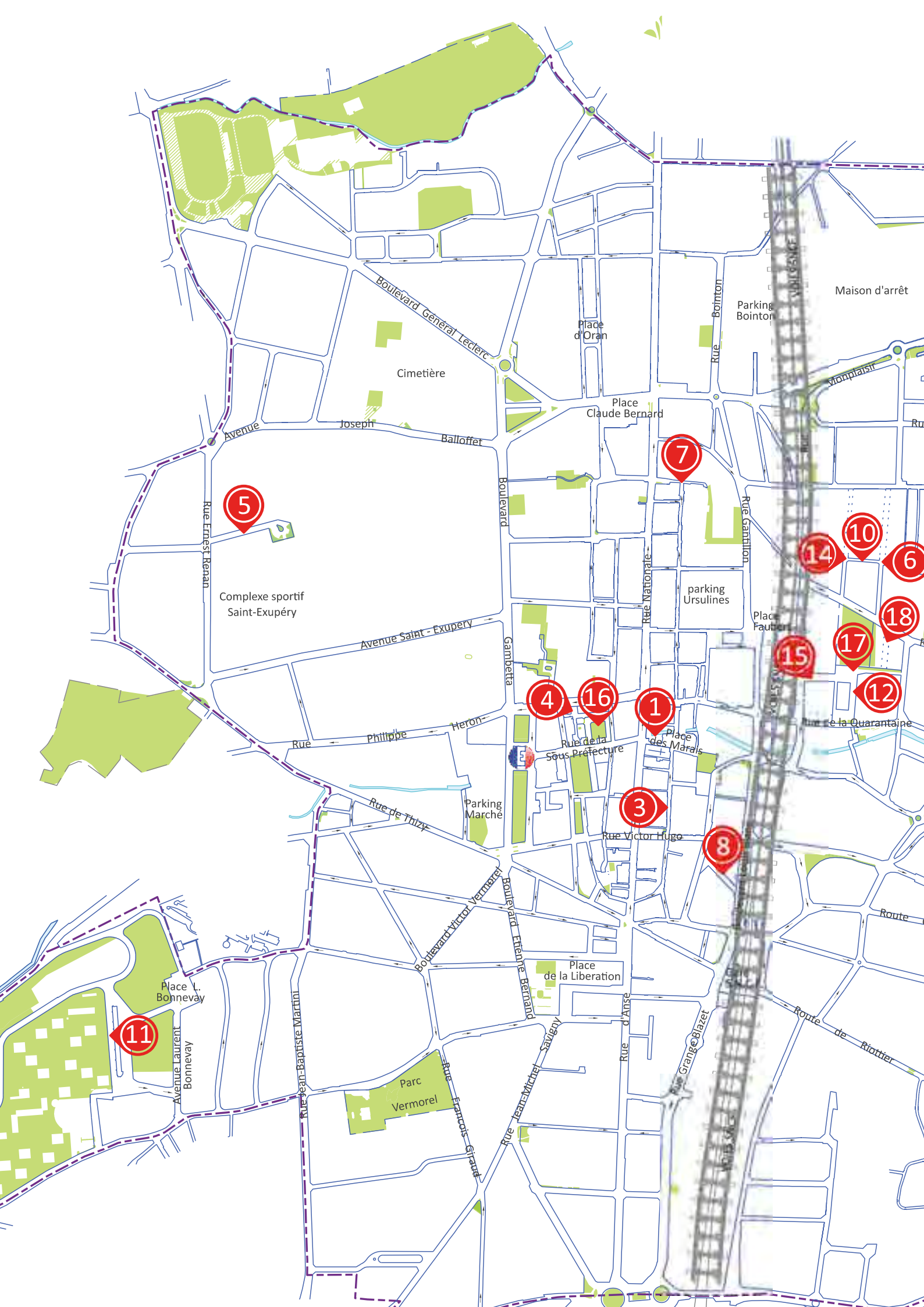
© Auguste de Châtillon, Léopoldine au livre d'heures,  
1835, Maison Victor-Hugo, Paris

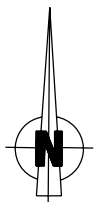




A black and white photograph of a modern park. In the foreground, a wide, light-colored gravel path leads towards a low concrete wall. The wall features the text "PARC SIMONE VEIL" in large, bold, black capital letters. Behind the wall, there are several tiers of concrete steps or seating areas. To the left, a young tree is supported by a wooden frame. To the right, a taller tree stands next to a wooden structure with a decorative top. The background shows more trees and a clear sky.

# PARC SIMONE VEIL





1 Anne de BEAUJEU

2 Louise LABE

3 Manon ROLAND

4 Marie-Thérèse BOTTU BARMONDIERE

5 Jeanne JUGAN

6 Jane DUBUISSON

7 Caroline BLONDEAU

8 Léopoldine HUGO

9 Louise MICHEL

10 Edith CLARKE

11 Hélène BOUCHER

12 Yvonne MARGERIT

13 Edith PIAF

14 Marguerite CREPIER

15 Mick MICHEYL

16 Charlotte FRENAY

17 Simone VEIL

18 Eliane THIEVON

13

9

2





*Manon Roland*





Louise Michel est née le 29 mai 1830 au château de Vroncourt (Haute-Marne), fille d'une servante, Marianne Michel et d'un père inconnu, vraisemblablement Laurent Demahis, fils des chatelains. Elle y est élevée par ses grands-parents paternels qui lui donnent une éducation littéraire et philosophique. Louise voue un culte à Victor Hugo avec qui elle correspond à partir de ses 18 ans. Arrivée à Paris en 1856, elle exerce en tant qu'institutrice libre dans une école de filles et fait chanter La Marseillaise à ses élèves, tout en poursuivant des études le soir.

Dans la capitale, Louise s'intègre peu à peu dans les mouvements socialistes réunis autour d'Auguste Blanqui, et collabore avec des journaux militants. En 1871, elle s'impose comme une figure de la Commune de Paris. Ambulancière, elle va jusqu'à prendre les armes sous l'uniforme de la garde nationale fédérée contre les troupes versaillaises. Louise est contrainte de se livrer aux autorités pour faire libérer sa mère. Jugée, elle est déportée en Nouvelle Calédonie, colonie française de bague alors récemment acquise. Elle y reste près de dix ans durant lesquels elle continue son combat pour l'éducation. Elle publie « Légendes et chants de geste canaques » en 1885.

Accueillie par certains en héroïne à son retour à Paris en novembre 1880, elle jouit comme tous les anciens Communards d'une amnistie accordée par la III<sup>e</sup> République. Pleinement convertie à l'anarchisme libertaire, elle poursuit son combat pour la liberté et l'égalité jusqu'à sa mort en janvier 1905. Sa lutte pour la cause des femmes est servie par son talent oratoire, qui se retrouve dans ses Mémoires.

© Ernest Charles Appert,  
Portrait de Louise Michel pris à la prison des chantiers à Versailles, 1871, Musée Carnavalet (Paris)





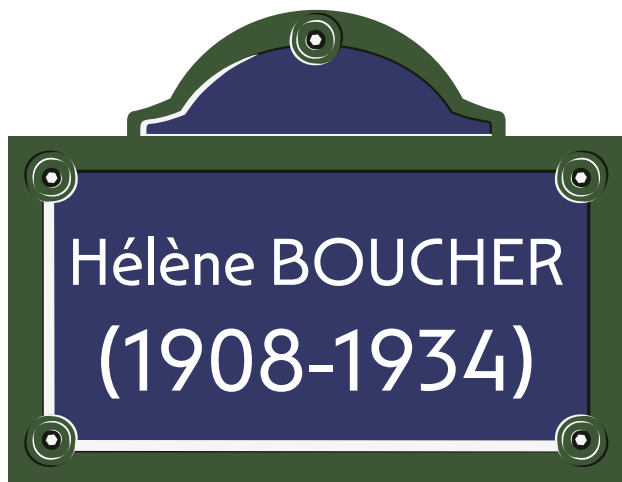
Née en 1883 à Baltimore (USA), dans une époque où le titre d'ingénieur est réservé aux hommes, rien n'arrête Edith Clarke.

Elle est une véritable pionnière sur plusieurs plans : première femme ingénieure électrique, la première femme diplômée du MIT (Massachusetts Institute of Technology) en 1918 et première femme à enseigner le génie électrique.

Elle naît dans une famille de 9 enfants, avec des parents juristes, elle devient orpheline à 12 ans et est élevée par sa sœur aînée. Elle utilise son héritage pour étudier les mathématiques et l'astronomie au Vassar College (Etat de New-York - USA) où elle obtient son diplôme en 1908. Outre son parcours d'ingénieure et de professeure, elle est également l'autrice de « Circuit Analysis of A-C Power Systems » en deux volumes.

Elle décède en 1959 à l'âge de 76 ans





Hélène Boucher est la fille d'un architecte parisien née en 1908, surnommée Léo dès son plus jeune âge, elle devient la première élève de l'école de pilotage d'Henri Farbos à Mont-de-Marsan (Landes).

Bien décidée à vivre de sa passion, elle s'entraîne à la navigation et à la voltige et obtient son brevet de pilote professionnel de transport public en juin 1932. Les plus grands aviateurs la remarquent et l'admirent pour son endurance et sa pugnacité.

Elle bat le record féminin d'altitude et enchaîne compétitions et meetings avec sérieux et une farouche volonté. Elle ne veut être reconnue que pour ses qualités de pilote. En 1934, elle bat le record du monde de vitesse sur 1 000 km à plus de 250 km/h de moyenne. Elle devient dès lors une célébrité et s'impose dans la catégorie des pilotes de courses et poursuit sa quête, portant le record international toutes catégories à 445 km/h. Par ailleurs, début 1934, elle s'engage aux côtés d'amies aviatrices dans le combat féministe et devient militante pour le vote des Françaises.

Mais à seulement 26 ans, la « jeune fille de France » rencontre son destin le 30 novembre 1934 lors d'un vol d'entraînement. Pour la première fois, la dépouille d'une femme reçoit les hommages de la France dans la chapelle des Invalides. Hélène Boucher reçoit à titre posthume la distinction de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Jeune fille douce, forte et brave, incarnant les valeurs de courage, persévérance, modestie et simplicité, elle est un véritable exemple à travers les générations.

© Collection personnelle d'une carte postale de 1933





Clémentine Yvonne Pelissero naît à Pougny (Ain) en 1910. Installée à Villefranche avec son mari Pierre, Yvonne Margerit participe à la Résistance en distribuant tracts et journaux clandestins, puis en transférant des valises d'armes et d'explosifs au-delà de la Ligne de démarcation. Elle est en lien avec le maquis du col de Crie, qui accueille des réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO).

En juin 1943, après l'arrestation de Claude Bourricand, membre du mouvement « Combat », Yvonne Margerit se voit recherchée par la Gestapo et quitte Villefranche. A Lyon, elle entre comme agent de liaison au service de l'État-Major de l'Armée secrète, qui regroupe trois réseaux : Combat, Libération Sud et Franc Tireur. Au péril de sa vie, Yvonne poursuit ses activités clandestines en assurant des liaisons avec la Savoie et le Vercors.

En mars 1944, elle est arrêtée à Lyon, incarcérée à Montluc, torturée puis déportée au camp de Ravensbrück (Allemagne) le 13 mai 1944. Libérée le 8 mai 1945, elle est de retour le 22 mai 1945. Hospitalisée dans un état grave, elle gardera de profondes séquelles de sa déportation. Assistante sociale de profession, elle reprend aux côtés de son mari un commerce de confection au N° 85 de la rue Nationale.

Sa courageuse action a été récompensée par la médaille de la Résistance. Chevalier de la Légion d'honneur en 1949, Yvonne Margerit est promue Officier de la Légion d'honneur en 1959. Elle est la première Caladoise à recevoir cette récompense.



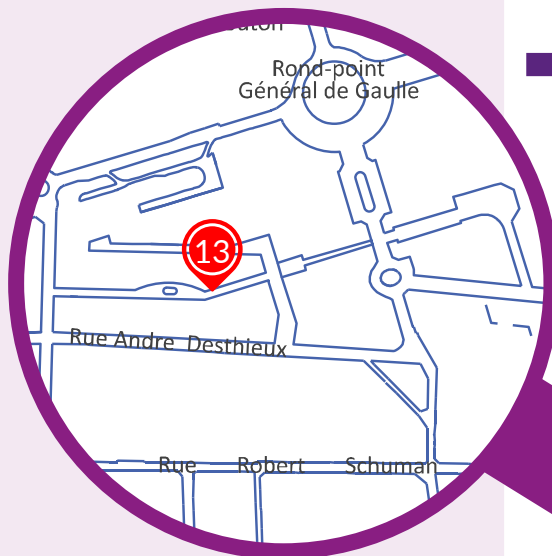




Quelle vie tumultueuse que celle de « la môme Piaf », de son premier nom de scène, icône de la musique française ! Edith Giovanna Gassion naît le 19 décembre 1915 à Paris, en pleine guerre, de parents artistes. Sa mère étant trop pauvre pour l'élever, elle grandit dans la misère avec une grand-mère atteinte d'alcoolisme, puis dans une maison close tenue par son autre grand-mère, et enfin avec son père qui la fait chanter dans la rue dès ses 9 ans. À 15 ans, Edith prend son indépendance et continue de chanter dans la rue. À 17 ans, elle a une fille qui meurt à l'âge de 28 mois.

En 1935, Edith est repérée par un gérant de cabaret qui est assassiné sept mois plus tard. Suite à ce crime, elle veut rompre avec ses fréquentations de Pigalle. Ses rencontres avec des compositeurs font décoller sa carrière. Chanteuse de music-hall renommée à la fin des années 1930, on la retrouve aussi au théâtre et au cinéma. Durant la Seconde Guerre Mondiale, Edith continue de chanter en aidant Yves Montand à débiter. En 1945, elle écrit les paroles d'une de ses chansons les plus célèbres, « La vie en rose ».

Après la guerre, Edith Piaf fait la rencontre d'autres comme Charles Aznavour et connaît toujours plus de succès, en France comme à l'étranger. Elle chante à plusieurs reprises au Carnegie Hall de New-York. Edith a de nombreux amours, notamment le champion de boxe Marcel Cerdan qui meurt accidentellement en 1949. Ce drame, qui lui inspire les paroles de L'Hymne à l'amour, et une polyarthrite aigüe la font tomber dans l'alcool et la drogue. Elle continue de chanter sur scène jusqu'à la fin de sa vie, malgré une santé de plus en plus mauvaise. Elle meurt le 10 octobre 1963 à Grasse (Alpes-Maritimes). Depuis elle n'a cessé d'inspirer musiciens et cinéastes, comme le montrent les reprises de ses chansons et « La Môme » d'Olivier Dahan (2007).





Marguerite Crépier est née en janvier 1918. Elle est la fille du bijoutier Joseph Louis Crépier et de Marie Antoinette Vernaz. Avec son frère Louis Stéphane Crépier, elle tient, de 1946 à 1993, la boutique familiale située en face de l'église Notre-Dame-des-Marais, perpétuant une lignée de 3 générations de bijoutiers.

Au cours de sa longue existence, Marguerite Crépier s'implique fortement dans la vie caladoise. Ayant suivi une formation d'assistante sociale, elle s'investit très tôt dans la vie associative, en assurant notamment des responsabilités chez les Scouts de France. En 1957, elle est surtout, avec Henri Dépagueux, l'une des fondatrices de l'Institut médico-pédagogique des Grillons, premier établissement caladois à accueillir des enfants handicapés rue Gantillon. A cette époque, la population atteinte d'un handicap mental était totalement exclue du système éducatif, laissant les familles dans le plus grand désarroi. L'association se transforme en AGIVR (Association de gestion des instituts de Villefranche et de sa région) dont elle est la secrétaire, puis la présidente du conseil de gestion (1967-1997). Elle participe au développement de l'association avec la création du CAT Anne-Marie Bedin, du foyer de Brianne et du foyer de la Claire. En 1996, elle reçoit les insignes de chevalier dans l'ordre national du Mérite pour son action sociale.

Également engagée dans la vie publique, Marguerite Crépier est élue au conseil municipal de 1959 à 1977, sous les mandatures de Charles Germain, ayant particulièrement à cœur les affaires sociales : la Goutte de Lait, le Foyer des vieux travailleurs ou le Comité de coordination d'action sociale...

Très dynamique et demeurée célibataire, elle s'est éteinte la veille de ses 103 ans.

Mlle CREPIER en 1994, © Louis CREPIER





Paulette Jeanne Renée Micheyl, née à Lyon en 1920, se fait connaître sous son nom de scène, Mick Micheyl, une artiste à deux facettes : chanteuse et sculptrice.

Après avoir fréquenté l'École des beaux-arts de Lyon, elle débute comme peintre-décoratrice et se tourne également vers des activités théâtrales et musicales. Elle se produit dans de nombreux cabarets parisiens et multiplie les scènes. Mais l'interprète est aussi compositrice et parolière. Devenue dans les années 1950, l'une des principales vedettes de la chanson française, son titre, « Un Gamin de Paris » devient un véritable standard.

Mick Micheyl connaît également le succès en étant meneuse de revue au Casino de Paris. Brièvement productrice d'artistes à la fin des années 1960, elle opère un tournant décisif en 1974, en renonçant à toute activité dans le domaine du spectacle pour devenir sculptrice sur acier (peintôles).

Présentées et saluées dans le monde entier, ses créations font d'elle une sculptrice reconnue, décorée de la Légion d'honneur en 1999.

Victime de projections de limaille de fer en gravant une plaque d'acier, Mick Micheyl, atteinte de cécité doit abandonner son art durant ses dix dernières années.

Décédée en 2019 à Montmerle-sur-Saône, son œuvre reste très présente en Calade grâce aux fameuses silhouettes du rond-point des Conscrits®.

© 111Fi (Archives municipales, Fonds du Patriote Beaujolais)





Charlotte Frenay naît en 1927 dans l'Est de la France et s'installe à Villefranche avec sa famille en 1958. Après des études à Lyon, elle ouvre à Villefranche un cabinet d'infirmière libérale. Passionnée d'histoire, elle débute en 1973, un état des vieilles demeures puis collabore à la thèse de Ghislaine de Brébisson intitulée « Villefranche, le secret de ses vieilles maisons », en mettant notamment à disposition une importante documentation photographique.

Co-fondatrice, avec Jean-Jacques Pignard, de la Nef Caladoise en 1974, elle est le moteur de ce groupement qui entreprend la rénovation du vieux Villefranche et permet aux Caladois de prendre conscience de la richesse de leur patrimoine. Elle apporte tout son savoir à la préparation d'expositions sur le Tacot, les étoffes dites indiennes ou encore l'histoire de la société théâtrale « La Gaîté »...

S'intéressant aux archives de l'hôpital, elle entreprend l'inventaire des richesses de l'Hôtel Dieu et plus particulièrement celles de son apothicaire. Ce long dépouillement se conclut par la publication en 1980 du livre « Histoire d'un hôpital » aux éditions du Cuvier. Responsable du Pré-inventaire de Villefranche avec Marc Paboïs, son action a contribué à la mise à jour des fresques de la chapelle et au classement aux Monuments Historiques de la partie patrimoniale de l'Hôtel Dieu et de la pharmacie originelle.

Outre son investissement dans la culture, elle fonde l'association Hôpital-Amitié-Service, en 1981. Ce service bénévole prend en charge le transport des personnes âgées qui souhaitent rendre visite à leurs amis, hospitalisés au nouveau Centre Hospitalier du plateau d'Ouilly (Gleizé).

Décédée brutalement en 1986, elle n'a pu mettre en œuvre son dernier projet, celui de fonder avec son mari médecin, un hôpital dans le tiers monde.

© Collection famille Frenay







Simone Jacob naît le 13 juillet 1927 à Nice dans une famille juive laïque originaire de Lorraine. Elle est la benjamine d'une fratrie de trois filles et un garçon. Lorsque la France est envahie par l'armée allemande en juin 1940, la famille Jacob, reste en zone libre, et ce jusqu'à l'automne 1943.

Lorsque Nice tombe sous occupation allemande en septembre 1943, les Jacob doivent se procurer de faux papiers pour ne pas être déportés, tandis que Denise rejoint la résistance lyonnaise. Au printemps 1944, le lendemain de son baccalauréat, Simone est arrêtée avec Jean, Madeleine et leurs parents. Tous sont déportés, ainsi que Denise. A 16 ans, Simone vit l'internement en camp de concentration. Elle perd ses parents et son frère. Elle participe à l'une des longues « marches de la mort » qui accompagnent l'avancée des alliés.

Dès 1945, Simone s'inscrit à la faculté de droit de Paris et à l'Institut d'Etudes Politiques. Entrée dans la magistrature en 1956, elle est la première femme à entrer au conseil d'administration de l'Office de Radiodiffusion-Télévision Française (ORTF) en 1971.

Nommée ministre de la Santé en 1974, elle porte la loi dépénalisant le recours à l'Interruption volontaire de grossesse (IVG), apparaissant comme une icône de la lutte pour les droits des femmes en France. En 1979, elle devient la première présidente du Parlement européen.

De 1993 à 1995, elle est ministre d'Etat, ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville. Elle siège au Conseil constitutionnel de 1998 à 2007, avant d'être élue à l'Académie française en 2008. Elle s'éteint le 30 juin 2017 à Paris. L'année suivante, la République lui rend hommage en la faisant entrer au Panthéon avec son époux.

© Simone Veil en 1984 (Nationaal Archief, Pays-Bas)





Née en 1936, Eliane Renoard est la fille du pépiniériste Julien Renoard (Anse). Elle gardera de cette origine familiale un grand amour des arbres et des fleurs.

En 1959, après son mariage avec François Thiévon, collaborateur de son père, elle prend en charge le magasin de fleurs de la rue d'Anse. Sa dense activité professionnelle ne l'empêche pas de s'investir dans la vie associative caladoise : association de parents d'élèves, Accueil Beaujolais et Office de tourisme.

Ses engagements la conduisent assez naturellement à se lancer dans la vie municipale. Éluée en 1983 dans le groupe minoritaire, elle participe à la victoire de Jean-Jacques Pignard en 1989. Nommée adjointe aux Affaires scolaires, elle assume cette fonction pendant douze ans. Elle fait alors preuve d'une grande efficacité, obtenant les budgets nécessaires aux travaux dans les écoles et contribue à la création de l'école Paul-Fort, dans le quartier du Gare. Friande d'initiatives pédagogiques, elle dote les écoles d'ordinateurs, crée des jumelages et met en place les CHAM (Classes à horaires aménagés musique) à Villefranche, en collaboration avec l'ancien directeur de l'école Dumontet, Gilles-Noël Domas.

Instigatrice et vice-présidente de l'association Les Amis des fleurs, créée en 1985, elle organise le Concours des Maisons et Balcons Fleuris, en lien avec la municipalité et l'Office de Tourisme. En 2001, elle quitte ses fonctions municipales pour une retraite bien méritée. Eliane Thiévon s'est éteinte le 6 novembre 2020.

© Dans son bureau de la Mairie vers 1990 (98Fi Ville de Villefranche)





*Marie-Thérèse  
Bottu de la Barmondière*



